

Florence Bennouar

Dans les pas d'Égée

En arrivant sur la plage, Jonas leva machinalement les yeux et elle était encore là. Comme la veille, l'avant-veille et chaque jour depuis qu'il était arrivé pour prêter main forte.

Dressée au bord de la falaise, la longue silhouette, enveloppée dans des voiles écrus, semblait à ce moment-là inscrite de toute éternité dans les ocres du paysage. Sentinelle immobile, elle réveillait dans sa mémoire des images, des histoires, un tableau peut-être... sans qu'il parvienne à savoir exactement quoi ; Quelque chose de familier, ce sentiment de déjà-vu qui s'impose sans se laisser approcher. Il pensa aux statues de sel, encore une histoire dont il gardait trace, la première qui avait surgi quand il l'avait aperçue. Des hommes mauvais, désobéissants, la punition de Dieu... Mais quelle punition aurait dû s'abattre sur les hommes aujourd'hui si ce Dieu existait vraiment ?

Jonas avait 20 ans et il était en colère. Contre tout ou presque. Il avait toujours eu l'impression de vivre dans un monde dont le sens lui échappait, comme lui échappait la plupart du temps le sens de ce qu'il est convenu d'appeler les relations humaines. Il était solitaire depuis toujours et en colère, très en colère, depuis peu. Au départ, ses parents n'y avaient rien vu là d'inquiétant. Saine révolte d'un adolescent qui questionne et rejette cette société où il va être contraint de vivre ; saine colère qui rend plus douce la résignation de l'adulte qu'il faut bien devenir. Ils l'avaient eux-mêmes traversée et s'en souvenaient parfois avec la jubilation timide mais sincère que l'on éprouve à s'être senti un jour vraiment vivant. Mais la colère de Jonas ne passait pas. Pire, elle semblait chaque jour s'être nourrie encore. Chaque jour, l'absurdité du monde dans lequel ils l'avaient projeté était plus grande, chaque jour, l'imbécillité coupable des hommes plus dangereuse. Aussi, quand Jonas leur annonça un beau matin qu'il avait décidé de partir comme bénévole sur les côtes libyennes, ses parents éprouvèrent-ils une sorte de soulagement. Il y avait donc chez leur fils quelque chose de plus fort que la colère, quelque chose qui méritait qu'il se mette en mouvement. Certes, à la pensée du drame qu'il allait côtoyer, ce drame qui depuis trente ans n'avait cessé - dans une indifférence désormais quasi générale - d'enfler, leur cœur se serrait. Même reléguées en fin de journal télévisé pour un décompte quasi-quotidien des cadavres rendus par la Méditerranée, les images hantaient pendant longtemps. Certes, ils auraient préféré voir Jonas prendre fait et cause pour l'agriculture biologique ou les énergies renouvelables, ces secteurs qui avaient depuis une vingtaine d'années le vent en poupe et où se multipliaient les initiatives prônant respect de la planète, écologie et empreinte zéro carbone. Pour eux, il y avait là aussi une volonté de changer le monde, un engagement, des convictions qui auraient pu être celles de Jonas. Mais Jonas projetait d'autres combats. Sans le formuler, sa mère et son père y virent la grande humanité de leur fils. Une humanité dont la colère n'avait pas eu raison. Ils furent fiers et débordants d'amour. De cet amour qui rend aveugle.

Jonas était arrivé sur cette plage il y aurait bientôt une semaine. Cette plage, où s'échouaient chaque jour des corps gonflés, déformés, des corps qui avaient été des hommes, des femmes, des enfants embarqués pour une vie meilleure, prêts à tout malgré les naufrages dont ils avaient forcément écho, il l'avait lui aussi vue à la télévision. Ce spectacle surréaliste, cette pêche tout sauf miraculeuse, il l'avait désormais devant les yeux et y participait. Chaque jour, avec les autres bénévoles, il charriait des cadavres qu'il installait dans des housses anonymes ; chaque jour, il traitait de pauvres effets qui avaient constitué tout le bagage des passagers et qui flottaient épars, inutiles désormais. Chaque jour, sous le regard impavide de la sentinelle.

Jonas avait bien essayé d'en savoir plus sur elle. Il avait questionné les autres, les bénévoles comme lui et aussi les sauveteurs, ceux qui avaient la chance d'être toujours du côté de la vie, même si cette vie était laide, moisie et suintait le désespoir. Mais les réponses étaient toutes les mêmes. Elle avait toujours été là. Exactement au même endroit. Personne ne savait rien de cette femme. Alors ce matin-là - pourquoi ce matin-là et pas un autre ? -, Jonas décida d'aller lui parler. Il n'avait aucune idée, alors qu'il s'apprêtait à grimper la falaise, de ce qu'allait pouvoir être leur échange ni même si échange il y aurait. Il avançait sans réfléchir, juste mû par une puissante nécessité.

Elle ne sembla pas d'abord sentir sa présence et Jonas fut traversé par la possibilité de rebrousser chemin comme il était venu. Repartir sur la pointe des pieds sans rien avoir

dérangé du tableau, de l'organisation immuable des choses. Mais elle se retourna. Il était trop tard.

Elle avait un visage régulier, tranquille et la peau striée d'une multitude de fines rides que ses stations prolongées au bord de la falaise avaient fini de tanner. Il ne sut pas lui donner d'âge. Seuls ses yeux, d'un bleu si profond qu'on aurait pu croire que la mer y dansait, indiquaient qu'elle avait beaucoup vu et longtemps vécu.

- « *Je m'appelle Jeanne, lui dit-elle doucement. Et toi ?* »

- « *Jonas.* »

- « *Jonas. Quel prénom magnifique et quelle belle histoire. Tu as eu plus de chance qu'eux* », répondit-elle en désignant du regard les housses qui s'alignaient déjà en contrebas.

- « *Plus de chance ? Pourquoi ?* »

- « *Tu es sorti vivant de ton naufrage. Tu ne connais pas l'histoire ?* » Et elle lui raconta l'histoire de Jonas, jeté par-dessus bord par des matelots, recueilli dans le ventre d'un gros poisson pendant trois jours et trois nuits avant d'être recraché sain et sauf sur le rivage.

- « *Mais aujourd'hui il n'y a plus de gros poisson gentil pour sauver les hommes. Les gros poissons, ils frétilent ailleurs, bien loin de cette Méditerranée devenue tombeau de toutes les espérances. Regarde. Crois-tu que l'on puisse s'habituer à ce spectacle ? Comment peut-on s'habituer à ce spectacle ? Je suis ici depuis vingt ans et je n'en crois toujours pas mes yeux même si mon cœur sait que c'est ici que la civilisation est morte. Il y aurait pu avoir quelques naufrages, quelques-uns d'accord, le temps que les hommes prennent conscience. Il est toujours long le temps de la prise de conscience. Mais en vingt ans, combien de naufrages ? Combien de cadavres ? Combien en faudra-t-il encore ? Quelle importance d'ailleurs. Un seul aurait dû alerter sur l'état du monde. Sur l'impérieuse nécessité de le changer. Mais non. Les hommes sont occupés ailleurs et vaquent à leurs petites affaires sans se laisser distraire. Fût-ce par la mort de l'humanité. Ce tribut versé à la mer depuis des années, ils ne s'en sentent ni comptables ni responsables. Qu'y peuvent-ils après tout si le monde est injuste, les hommes inégaux et que le drame les encercle ? Rien. Sinon construire des murs. Sinon fermer leurs yeux quand ils sont gavés d'images. D'images qui pourtant devraient les faire hurler.* »

Elle avait dit cela d'une traite, dans une urgence qui la faisait maintenant presque haleter. Ce mélange de colère et de résignation qui étouffait si souvent Jonas. Il ne put rien répondre. Il ne sut rien répondre. Alors elle poursuivit.

- « *Te souviens-tu de l'histoire d'Égée, ce père désespéré qui, croyant son fils mort, s'est précipité dans la mer qui porte désormais son nom ? Il ne pouvait survivre au drame que lui annonçaient les voiles noires. T'en souviens-tu ? Nous, nous n'avons plus besoin d'attendre de signe.* » Alors Jonas sut qu'il était arrivé et prit sans hésiter la main que Jeanne maintenant lui tendait. Était-ce un rendez-vous ? Tout était calme et tranquille à présent. Même la mer, apaisée, qui semblait attendre.

Le lendemain, côte à côte dans leurs housses, Jeanne et Jonas, indifférents au fracas du monde, souriaient.